

Pascale Gustin, psychologue et thérapeute d'enfants, entraîne le lecteur dans un voyage fantastique en territoires virtuels. La révolution technologique actuelle modifie radicalement notre rapport au monde et notre construction identitaire.

L'auteur propose d'analyser les effets d'un tel environnement sur le développement de l'enfant. L'analyse s'ouvre sur quatre axes: le rapport de la technique à la pensée, son rapport à la nature via le travail de la culture, le rapport de la vitesse à l'espace et enfin, celui du corps à la machine.

De même qu'Obélix est tombé dans la potion magique quand il était petit, l'enfant arrive au monde au diapason de cette poussée technologique. Si l'enfant en a incontestablement la maîtrise technique, l'adulte a sans doute pour mission d'être un « passeur de sens » afin de ramener cet univers virtuel aux conditions nécessaires à l'éducation et au vivre ensemble.

DES DINOSAURES AU PAYS DU NET

Pascale Gustin

LECTURES

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance.

Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

www.yapaka.be

Coordination de l'aide aux victimes de maltraitance
Secrétariat général
Ministère de la Communauté française
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



TEMPS D'ARRÊT

Des dinosaures au pays du Net

Pascale Gustin

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction générale de l'aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE), la collection Temps d'Arrêt est éditée par la Coordination de l'Aide aux Victimes de Maltraitance. Chaque livret est édité à 10.000 exemplaires et diffusé gratuitement auprès des institutions de la Communauté française actives dans le domaine de l'enfance et de la jeunesse. Les textes sont également disponibles sur le site Internet www.yapaka.be

Comité de pilotage:

Comité de pilotage: Jacqueline Bourdouxhe, Nathalie Ferrard, Gérard Hansen, Françoise Hoornaert, Roger Lonfils, Cindy Russo, Reine Vander Linden, Nicole Vanopdenbosch, Jean-Pierre Wattier, Dominique Werbrouck.

Coordination:

Vincent Magos assisté de Diane Huppert, Philippe Jadin et Claire-Anne Sevrin.

Avec le soutien de la Ministre de la Santé, de l'Enfance et de l'Aide à la jeunesse de la Communauté française.

Éditeur responsable: Henry Ingberg – Ministère de la Communauté française – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles. Avril 2006

Des dinosaures au pays du Net¹

«L'élément non humain de l'environnement de l'homme forme l'un des constituants les plus fondamentaux de la vie psychique.

Je suis convaincu que l'individu sent consciemment ou inconsciemment une parenté avec le non humain qui l'entoure, que cette parenté revêt une importance transcendante pour l'existence, et que comme bien d'autres données essentielles, elle est une source de sentiments ambivalents chez l'individu, qui, s'il s'efforce de fermer les yeux sur la force de ce lien, risque de compromettre sa santé psychique.»

H. Searles²

¹ Pascale Gustin est psychologue, psychothérapeute.

² Searles H., *L'environnement non humain*, Gallimard, Paris, 1960 (1986 trad. franç.), p. 27.

Les thérapeutes d'enfants, des dinosaures au pays du Net ?

Il y a des livres qui vous tombent littéralement dans la main, croisant la déambulation de votre pensée, là où vous vous trouvez. Ainsi lorsque j'ai buté sur ce texte de Searles, je m'interrogeais justement sur l'influence des technologies modernes sur notre vie psychique et sur notre manière d'habiter les lieux où nous vivons. Depuis une dizaine d'années, le zapping de tous les écrans confondus (vidéo, gsm, console, ordinateur, appareil numérique) m'amenait à mesurer combien l'ordinateur avait fini par s'installer comme un objet incontournable dans le quotidien des familles. Je savais que la propagation des informations via le Net et les stimulations sensorielles suscitées par la fréquentation quotidienne de ces écrans ne pouvaient plus être passées sous silence. J'y étais confrontée en tant que parent, le rapport de mes enfants aux écrans et à la vitesse m'étant déjà apparu comme une expérience radicalement étrangère à celle de ma génération. Et pourtant, j'entendais rarement mes patients évoquer leur relation à l'ordinateur. Il a fallu que je sois directement sollicitée sur ce sujet par trois jeunes patients pour que j'y prête vraiment attention. À cette époque, tandis qu'un pédiatre m'avait adressé un enfant pour une addiction à l'ordinateur et qu'un enfant sourd m'avait demandé d'utiliser le courrier électronique dans sa thérapie, un autre jeune patient m'avait proposé de poursuivre ses séances par MSN et webcam durant les longs mois où il était immobilisé. Ces trois rencontres quasi simultanées m'amenèrent à chercher quelque trace d'intérêt partagé pour le sujet par

mes collègues. J'ai donc tendu l'oreille dans nos séminaires. Rien, le grand silence. Côté librairie, si la littérature regorgeait de textes à visée éducative, peu de textes exploraient le lien entre la vie psychique, la pratique psychothérapeutique et ces nouvelles technologies. Je m'étonnais du manque de curiosité des « pys » à l'égard de ces médias nouvellement introduits dans notre environnement culturel.

Je découvris alors un article dans lequel un psychologue faisait le récit de sa première expérimentation du Net en psychothérapie. Ainsi, Sylvain Missonnier nous raconte-t-il comment il y fut introduit par l'une de ses patientes, une certaine Mme Leeloo. Jusque là, ce clinicien fréquentait le Net pour sa recherche scientifique et pour communiquer avec ses amis et collègues. Il ne relevait qu'épisodiquement sa boîte de message. C'est donc avec grande surprise qu'il vit cette patiente utiliser son adresse électronique. Jamais encore, il n'avait été sollicité de la sorte et au début de cette psychothérapie, il semblait bien loin du subtil usage fait par sa patiente du numérique. Difficile de rivaliser effectivement avec Mme Leeloo que la profession de designer de mode a rendue experte dans l'art d'habiller des enfants virtuels en images de synthèse! Ne se contentant pas de confirmer les rendez-vous par mail, Mme Leeloo ponctue l'intervalle des séances par l'envoi de dancing babies, ces petites stars virtuelles en couche-culotte tirées d'un programme d'animation en 3D, matériel qui ne tarde pas d'alimenter la consultation. Sylvain Missonnier nous dit comment il va explorer la formalisation inhérente à ce média en laissant sa patiente utiliser ce nouveau vecteur de communication. Il nous montre que ce média s'avère être un moyen d'accès aux conflits psychiques et que des manifestations de l'inconscient peuvent émerger au travers de son utilisation par

le patient. Comme ce fut le cas avec Mme Leeloo, le psychanalyste peut alors jouer un rôle de « passeur » en permettant de mettre en sens des éléments bruts rendus accessibles grâce à ces nouveaux supports.

Plusieurs questions techniques s'ouvraient à moi. Des thérapeutes d'enfants pourraient-ils exercer une telle fonction? Y seraient-ils à présent sollicités par leurs jeunes patients? Sont-ils seulement attentifs au rapport qu'entretient l'enfant avec ces nouvelles technologies? Sont-ils, eux-mêmes, capables de manipuler ces nouveaux supports? L'idée m'est alors venue de réaliser un mini sondage auprès de collègues et d'élargir ma réflexion dans le cadre d'un groupe de recherche.³

Une quarantaine de thérapeutes d'enfants a ainsi accepté de me répondre via un questionnaire portant sur leur ouverture à ces questions dans leur pratique clinique et sur leur usage personnel de ces technologies. Leurs réponses montrent que ces cliniciens oscillent entre une position tantôt accueillante, tantôt sceptique, voire hostile à l'égard de ces questions. Ils y formulent des commentaires qui nous mettent au travail quant au statut des écrits. Ces thérapeutes y font facilement une équivalence entre mail et courrier. Annabelle Klein dit pourtant que s'il y a un lien entre mail et courrier ou entre « chat » et groupe de discussion, ces liens ne sont pas des équivalences.⁴

³ Ce petit groupe de cliniciens et d'enseignants s'est réuni à l'initiative et sous la direction du Professeur Jean-Yves Hayez entre 2000 et 2005 dans le cadre d'une recherche sur la santé mentale et la psychopathologie des mineurs d'âge dans les multimédias et leur accompagnement par les adultes. (Unité de recherches cliniques psychiatriques de l'UCL).

⁴ Voir les travaux d'Annabelle Klein sur les homepages et la mise en récit via les chats. Elle s'intéresse à Internet comme laboratoire de communication identitaire.

Cependant, aucun des thérapeutes ne semble avoir examiné la particularité de ces écrits, ni avoir envisagé que leur usage puisse ouvrir à une dimension inconsciente. Un second type de commentaires nous met également au travail quant à la question du lien social tissé au travers de la toile. Là encore, les rapports du jeune à ses pairs et à cet espace monde qui s'ouvre à lui par le biais du Net semblent peu considérés par les cliniciens. Ceux-ci y prêtent très peu attention tandis qu'ils restent très centrés sur les relations de l'enfant avec sa famille. Et au sein même de la famille, aucun clinicien n'envisage spontanément le pouvoir d'influence des aînés sur les cadets en l'absence des parents. On sait pourtant que ce sont eux qui initient les plus jeunes à la fréquentation du Net, dont les sites gores et porno. Ces réflexions nous amènent à nous questionner sur les modalités modernes du contact, de l'expression de l'intime et de l'être ensemble dans cette nouvelle forme d'espace public, de troisième lieu moderne que peut être la toile numérique, lieu d'expérimentation censé échapper au contrôle des adultes et où se développent peut-être de nouvelles formes de lien social et de mise en récit. Cette enquête dévoile la relation ambiguë nouée par les thérapeutes interrogés avec ces nouveaux outils de communication. Mais on peut se demander si le fait de considérer ces technologies comme de simples outils de communication ne nous empêche pas de voir combien les modalités de langage et de communication de l'intime changent avec l'introduction de ces techniques de l'immédiateté. Tout comme la photographie fut totalement subversive à son époque, ici le « chat » bouleverse les catégories du langage écrit et oral. Nous devrions peut-être considérer ces courriers électroniques, « chat », blogs avec davantage de curiosité ; on voit ainsi en Belgique les services d'écoute de Télé Accueil s'ouvrir aux appels en

ligne, initiant par là un nouveau rapport de l'oral à l'écrit, une écoute au travers des silences, espaces et respiration du texte.

Partant de l'hypothèse que ces technologies modifient notre appréhension du monde, je souhaiterais élargir la réflexion vers ce qui peut intéresser les conditions d'éducation de l'humain. Comme pour les dancing babies, les images animées offrent, en effet, de nouveaux supports à la représentation dans un environnement où la vitesse de transformation est devenue fulgurante. Elles modifient non seulement notre rapport à l'écriture, aux images et à la vitesse mais également notre rapport à l'autre et à notre identité. Je vous inviterai donc à suivre l'invitation de Searles en essayant d'envisager les effets d'un tel environnement technologique sur les modalités d'exercice de l'intime et de l'être ensemble ainsi que sur le rapport au temps et à la pensée.

Des machines et des hommes

Searles nous parle du rapport de parenté de l'homme avec son environnement non humain et de l'importante transcendante de celui-ci pour son existence. Nous savons que depuis l'origine de l'humanité la technologie permet la maîtrise de l'environnement non humain et l'extension de son territoire. Nous savons que cette poussée technologique est constante et que, même si des résistances ne manquent pas de surgir à son encontre, on arrête difficilement le progrès. J'ai donc trouvé éclairant de mettre en perspective cette poussée technologique selon quatre axes: le rapport de la technique à la pensée puis à la nature via le travail de la culture, le rapport de la vitesse à l'espace et enfin celui du corps à la machine.

« Le geste et la parole »

C'est sous ce titre qu'André Leroi-Gourhan a traité du développement de la technique et du langage dans une perspective paléontologique et ethnologique. Selon lui, les révolutions techniques entraînent des transformations profondes de l'homme à la fois biologiques et comportementales, individuelles et collectives et elles marquent des étapes distinctes de l'histoire de l'humanité. Sa thèse invite à penser que l'humanité change un peu d'espèce à chaque fois qu'elle change à la fois d'outils et d'institutions. Plus près de nous, un chercheur belge, Marcel Otte s'intéresse également aux liens entre l'activité manuelle et la naissance de la pensée. Ce paléontologue observe les

séquences de gestes techniques audacieux qui agissent sur cette évolution et conduisent inexorablement à des manifestations artistiques, sacrées et langagières.

Il montre que les innovations techniques témoignent d'aptitudes à l'invention et à la prévision et qu'elles reflètent la vie spirituelle des sociétés humaines. Ces techniques rendent compte d'un progrès de l'intelligence et des connaissances. Elles manifestent l'emprise de l'homme sur le monde par des procédés non anatomiques, témoignant, au fil de leur élaboration, d'un basculement progressif du biologique au culturel. Je propose de suivre ce paléontologue lorsqu'il se demande pourquoi l'homme quitte un jour la forêt, environnement auquel il était adapté, pour gagner l'environnement non protecteur de la savane. Pour préserver sa survie dans ce nouvel environnement, il va devoir faire preuve d'imagination et inventer de nouvelles techniques, dont celle de la chasse qui sera déterminante pour l'évolution des sociétés. Ces techniques signent qu'un travail de la pensée est à l'œuvre bien avant l'apparition du langage. L'invention du propulseur, une espèce de lance qui servait à la chasse aux animaux vivants en troupeaux évoluant en paysage ouvert, en est un bel exemple. Cette arme utilisait en effet le principe du levier pour démultiplier la force du bras lors du lancer en mouvement de rotation arrêté.⁵ Son usage démontre donc que la maîtrise technologique de la distance et du temps combinés était déjà acquise il y a 20 mille ans, faisant de cet outil une invention que je trouve aussi incroyable pour l'époque que celle de l'ordinateur ! Dès le paléolithique ancien, apparaissent également des traces de sensibilité métaphysique. En lien direct avec

⁵ Otte M., *Les origines de la pensée-Archéologie de la conscience*, Mardaga, Sprimont, 2001, p. 43-56.

l'apparition de la chasse, on constate l'apparition des sépultures, forme la plus évidente du surgissement d'une pensée métaphysique. En distinguant le corps humain de la condition animale et en ne le vouant pas à disparaître au profit d'autres espèces ou de la régénération naturelle, les sépultures préservent le sort collectif des humains. L'organisation des sépultures révèle alors la volonté d'affranchissement de l'homme vis-à-vis des forces naturelles.

Toutes ces innovations signent l'émergence d'actions symboliques qui se développent bien avant l'apparition du langage articulé et qui attestent de l'existence d'une pensée et d'une organisation symbolique. Un niveau de maîtrise technique semble permettre l'appropriation d'un nouvel objet et de là l'extension du territoire. Et à chaque étape s'enclenche un pas irréversible. L'émergence des sépultures sera ainsi impossible à abandonner dès lors qu'avec la chasse l'homme a éprouvé la nécessité de différencier son corps de la chair de l'animal tué. L'étape acquise est alors défiée, poussée par la nécessité d'un pas de plus. De l'introduction de trophées de chasse dans les sépultures, on passe à celle de collections d'objets rassemblés selon des critères esthétiques puis à la représentation graphique d'animaux sous forme de traces rupestres. Et Marcel Otte de dire que «l'univers technique se glisse comme un voile au contact entre la nature et la culture (...) Comme si en se dépouillant des aspects anatomiques, la bête humaine était poussée à aller vers la culture, comme si la nature de l'homme était de remettre sans cesse en question les limites de sa propre culture».⁶

⁶ Conférence donnée à Bruxelles par M. Otte le 22/11/03 à l'Association Freudienne de Belgique.

Si je prends le temps de partager avec vous les observations de cet archéologue, c'est que je considère qu'il existe bien une parenté de démarche entre l'invention du propulseur, l'exploration spatiale et la création de la toile numérique.

Dans cette perspective d'extension du territoire et de mise en tension constante du lien nature/culture, cette histoire nous invite à considérer que l'outil – c'est-à-dire la technique – occupe un rôle prépondérant.

Le paysage, entre nature et culture

Avec la conquête spatiale, cette extension du territoire s'est considérablement accrue, tout en rétrécissant la vision que nous pouvions avoir de notre monde géographique. Nous sommes aujourd'hui en mesure de regarder de très loin l'entièreté de la surface de notre planète et celle-ci nous apparaît dès lors autant fantastique que fragile et limitée. Les très belles images prises par satellite montrent à quel point les activités humaines modèlent la planète. Le paysage y apparaît comme un territoire qui n'a rien de naturel; c'est une réalité matérielle façonnée par les activités humaines et toujours sujette au changement. Bien que peu d'entre nous y prête attention et en ai conscience, le paysage montre la domestication de la nature par la technique, celle-ci variant selon l'organisation du temps et de l'espace propre à chaque période historique.

Ainsi un géographe écrit-il au début du siècle passé que l'homme inscrit son passage par des empreintes qui transforment le sol, ce qui fait dire au paysagiste J. Brinckerhoff Jackson cette belle

formule : «Le paysage est comme un vêtement d'humanité jeté sur le sol».⁷

Manteau pour le paysagiste, voile pour l'archéologue, cette idée du tissu semble servir de métaphore pour couvrir de l'expérience humaine la nudité du monde. Mais ce vêtement d'humanité diffère selon les lieux et les époques, et c'est cela qui fait la diversité culturelle des paysages. Vous connaissez ainsi ces expressions obsolètes; «Tous les chemins mènent à Rome» ou «Paris est la ville des Lumières». Effectivement, il y eut une époque où tous les chemins menaient à Rome car l'organisation politique en avait ainsi décidé. Cette organisation des moyens de circulation devait en effet garantir un pouvoir fort centralisé. Aujourd'hui, d'autres organisations sociopolitiques sont à l'œuvre. Avec le développement des autoroutes de l'information, tous les chemins ne mènent bien entendu plus à Rome et Paris n'est plus la ville des Lumières. L'organisation du territoire physique se fait bien différente, plus aléatoire tandis que, par ailleurs, nous circulons sur des routes virtuelles.

De la vitesse et de l'espace

Cette extension du territoire déborde donc aujourd'hui du territoire géographique, question sur laquelle travaille Paul Virilio. Cet architecte/philosophe dit avoir fait deux expériences majeures durant la seconde guerre mondiale; celle de l'évanouissement, lorsqu'une nuit de bombardement a rayé de la carte toute une partie de Nantes, et celle de la vitesse lorsqu'il fut saisi par l'incroyable vitesse de déplacement des chars allemands. Ces

⁷ Propos de J. Brunhes (*La géographie humaine*, F. Alcan, Paris, 1912, p. 84) repris par J. Brinckerhoff Jackson.

expériences infantiles mobiliseront toute sa recherche intellectuelle. Elles l'amèneront à croiser les domaines de l'architecture, de l'urbanisme et de l'art de la guerre dans sa réflexion sur les liens entre l'avenir de la ville et le développement technologique. Car selon lui, l'évolution des techniques de guerre, de communication et d'échange est toujours en lien avec la maîtrise du territoire: ce territoire n'aurait d'existence que par les techniques de transport et de communication, il serait construit par elles. Et Virilio de penser que la technique actuelle de transfert de l'information rend le territoire incertain. Du fait de son hyper rapidité, elle le menace en tant qu'étendue et en tant que durée, définissant une forme d'espace-temps qui n'a plus rien à voir avec la vitesse initiale du vivant. Ce philosophe affirme ainsi que les technologies de la vitesse de la lumière polluent ce qu'il appelle l'espace monde (à entendre comme l'espace réel, comme la grandeur nature). Mais cette technique moderne qui fait perdre le terroir recompose un autre territoire qui ouvre à une nouvelle manière d'habiter l'espace et la vitesse: le territoire du virtuel (le temps-monde). Le véritable centre de la ville n'y est plus un espace réel mais il devient virtuel, sorte d'hyper centre à la fois nulle part et partout.

Une telle organisation différente du territoire aurait notamment l'effet d'inverser le rapport ancestral du proche et du lointain. «Mon voisin de palier est mon ennemi parce qu'il pue, m'emmerde, alors que celui que je vois à la télé, que j'entends au téléphone, ne me gêne pas; je débranche quand je veux», écrit-il. Le lointain autrefois ennemi deviendrait non dangereux, débranchable tandis que le parent ou proche (qui était autrefois l'allié contre le lointain) deviendrait l'ennemi. C'est la fin du monde extérieur au sens de ce qui se tient en dehors de moi. L'homme d'Internet, ce serait l'homme planète: un homme de la compression temporelle, en puissant

ce télé-présent, un homme qui identifie son corps au monde.⁸

Paul Virilio nous rappelle ainsi que nous n'habitons pas seulement la surface de la terre mais que nous habitons également la vitesse. Cette précision que je trouve essentielle se retrouve dans la référence que je fais au paysage. On peut y voir comment l'homme manipule les processus naturels. À accélérer ou retarder le temps cosmique, il finit par imposer son propre rythme au vivant. Bien qu'il me paraisse important de rappeler que ce détournement des cycles de croissance n'est pas propre à notre époque, la vitesse à laquelle s'opèrent ces détournements semble par contre un fait totalement neuf. Tenir compte de ce soudain dépassement de la vitesse du vivant me paraît nécessaire en ce moment où de puissants développements technologiques ont pour effet, non seulement l'initialisation du phénomène de la mondialisation et de standardisation des environnements, mais également l'industrialisation du vivant.

L'homme machine et l'industrialisation du vivant

Car cette mondialisation qui a aujourd'hui pour effet la réduction très nette des paysages urbains, l'abolition des diversités de productions humaines et des espèces vise également la tentative d'industrialisation du vivant au travers du génie génétique. La bioculture est effectivement devenue l'entrée en culture de tous les vivants dont même les embryons humains. Comme le pointe Henri

⁸ Voir « *Vitesse, guerre et vidéo* », entretien de Paul Virilio avec François Ewald, in *Magazine Littéraire*, n°337, 1995, pp. 96-103. et « *Entretien* » avec Christophe Grauwyn, in *Lire*, déc. 1999.

Atlas, la fabrique des êtres vivants, voire humains, ne semble plus du ressort de la légende et de la magie mais relève de l'actualité des laboratoires qui réalisent une multitude d'expériences reconstituant des procédures virtuelles se rapprochant de celles qui régissent le vivant. En évoquant ces expériences, J.-Cl. Guillebaud nous propose « de mesurer le chemin effectué vers ces marges où la vie et la machine paraissent se rejoindre ». ⁹ Dans certains cas, il s'agit de simuler ou reconstituer la vie, comme c'est le cas dans la création des systèmes de neurones informatiques virtuels qui évoluent de manière aléatoire et autonome. Dans d'autres, il est question d'imbriquer la machine à l'intérieur de l'homme, le mythe étant alors le « cyborg », homme-machine ayant incorporé des extensions électroniques ou informatiques : les appareillages allant de la greffe d'appareils suppléant certains organes (pacemaker, implant cochléaire) jusqu'à l'implantation d'implants dans le cortex, voire au projet de fabrication d'un œil artificiel. Ou encore, s'agit-il d'ajouter de nouvelles fonctions à l'organisme vivant : comme dans le « wearcomp », ordinateur vêtement ou dans les puces électroniques implantées sous la peau. Toutes ces figures virtuelles, actualisables par la technique, ne sont pas sans évoquer le cinéma américain contemporain dont les séries *Terminator* et *Matrix* m'apparaissent emblématiques. Homme-machine ou machine humanisée, il me semble que nous ne sommes pas loin non plus du mythe de *Frankenstein*. Faut-il rappeler que Mary Shelley écrit cette histoire en pleine période romantique, une époque bouleversée par d'importants changements sociaux et d'incroyables progrès technologiques, une époque qui revisitait l'héritage antique à l'aune de l'ère industrielle. Le docteur

⁹ Guillebaud J. Cl., *Le principe d'humanité*, Seuil, Paris, 2001, pp. 71-99.

Frankenstein n'avait-il pas été poussé à mettre sa découverte du processus d'émergence de la vie au service de la création artificielle d'un être hors du commun, être dont il ne cessera de questionner la monstrosité virtuelle et le statut hybride d'homme/bête/machine. Le roman s'avère très contemporain à une époque où médecins et biologistes planchent sur le clonage humain et sur les conditions de fabrication d'un utérus artificiel.

En touchant à la reproduction du vivant hors du corps humain et hors rapport sexuel, ces recherches technologiques me semblent également toucher au territoire du corps, au lien entre corps et identité, entre corps et machine. Ce rapport à l'identité et au corps serait d'ailleurs en pleine mouvance. Selon Serge Tisseron, les enfants, habitués à la télévision comme compagne de leurs premiers biberons, pris en photos de manière récurrente durant toute l'enfance, savent que leur identité n'est plus directement liée à cette image. Du moins, doit-elle être détachée des représentations visuelles statiques. L'identité ne serait plus fixe mais s'ancrerait davantage dans des perceptions cinesthésiques ayant à voir avec la durée et avec le rythme. Les réflexions apportées par Fernando Geberovich à propos du ballet contemporain vont dans ce même sens. Cet auteur relève avec justesse que le corps du danseur ne se déplace plus aujourd'hui autour d'un point unique et central inscrit dans son corps, point structurel duquel émanent tous les mouvements et par lequel passent tous les axes. Il se déplace plutôt en perpétuel mouvement et menace de déséquilibre, comme si le ballet contemporain réassignait au corps un nombre infini de centres à partir duquel le mouvement pouvait naître. J'en prendrai pour illustration le travail d'Anne Térésa De Keersmaeker. En 2004, dans son *Bitches Brew-Tacoma Narrows*, la choré-

graphe travaille sur les mouvements de répétition et de rupture. Des bouts de corps (mains, pieds, regards) sont à peine entrés en contact, avec une telle intensité, que déjà le corps du danseur est parti, projeté ailleurs dans sa course endiablée. Ses danseurs, A. T. De Keersmaeker ne cesse de les faire courir sur une musique de Miles Davis tandis qu'en toile de fond sont projetées en boucle des images en noir et blanc de l'oscillation aléatoire d'un pont. Ce pont bercé quotidiennement par le vent avait pris une forme sinusoïdale étonnante et ondulait sous les bourrasques jusqu'au jour où, inopinément, il se brisa. C'est cette scène qui nous est restituée en toile de fond. Il y a le rythme des oscillations du pont, puis vient le moment où il se fracasse dans la rivière Tacoma. Les danseurs tombent alors précipités au sol sur les images d'automobiles et de passants qui glissent dans le vide ouvert par la rupture. Cette chorégraphie illustre merveilleusement bien l'éclatement de la linéarité de l'espace et du temps.

Nous retrouvons également ce double mouvement contingent – mobilité et rupture – dans l'organisation des familles. Il m'arrive de penser combien la labilité des structures familiales et leur grande diversité de formes introduisent également davantage de mobilité dans la définition identitaire (appartenances plurielles, jeu sur le rang dans les fratries selon les différents lieux de la famille recomposée) et dans la perception des rythmes (d'un tempo familial à un autre). Ainsi habiter ne signifie plus «demeurer» et la maison, lorsqu'elle est bâtie, est souvent conçue pour ne résister qu'à une seule génération. De même avoir une famille est sujet à de multiples transformations; ruptures et recompositions familiales devenant la règle d'organisation des familles avec les risques de rupture et d'errance qu'on connaît. L'identité sexuelle, les différences de genres féminin et masculin sont également

considérablement bousculées, notamment par l'accession des femmes à la contraception chimique et, je le crois également, par les recherches actuelles en procréation assistée. Il n'est alors pas étonnant qu'on joue si largement avec des identités d'emprunt. En nous connectant au Net, nous sommes ainsi invités à nous créer une identité d'emprunt, un avatar.¹⁰ Il me paraît intéressant de relever que ce mot, emprunté au sanscrit, signifie à l'origine: «incarnation, descente (d'un dieu) sur terre».¹¹ L'internaute se ferait-il donc démiurge? Chercherait-il ainsi, sans trop savoir ce qu'il fait, à échapper à la souffrance et aux limitations humaines; thème romantique dont Mary Shelley fit le sujet de son Frankenstein?

10 Marcotte J.F., *Les rapports sociaux sur Internet; analyse sociologique des relations sociales dans le virtuel*, www.espritcritique.org, octobre 2001, n°10.

11 Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, Paris, 1992, p. 149.

Un nouveau modèle métaphorique de notre rapport au monde

Ce que je tente de cerner ici, c'est combien la maîtrise et l'extension du territoire ont toujours été au cœur de la recherche humaine. Comme nous le montre le paléontologue Marcel Otte, les séquences de gestes techniques audacieux conduisent à des actions symboliques, puis au langage. Et elles participent à la construction d'une certaine conception du monde qui évolue au fil des découvertes technologiques.

Formatage informatique, systèmes aléatoires et « effet papillon »

Ainsi, de la métaphore du potier empruntée à la Bible, à une conception de l'univers créé par le grand horloger suite à l'invention de la micro mécanique, chaque invention technique produit un modèle descriptif de la réalité, modèle historique provisoire confondu à la vérité du moment.¹² Il me semble que la métaphore actuelle s'inspire de l'informatique, devenue technologie définissante de l'homme. L'idée de l'existence d'un ordinateur central dont le programmeur serait organisateur du monde s'infiltrer dans l'imaginaire culturel. Notre langage se trouve également empreint d'une sémantique nouvelle. N'entendons-nous pas nos proches dire qu'ils vont disjoncter, mettre

12 Guillebaud, *Le principe...*, op. cit., p. 98.

à la corbeille telle partie de l'héritage familial, qu'ils zappent leur collègue, qu'ils sont virtuellement séparés de leur conjoint ou encore qu'ils ne sont pas formatés pour répondre aux attentes de la société? Il me semble qu'une conception systémique du monde s'est aussi imposée. Celle-ci met en avant les idées d'imprévisibilité, d'instabilité et d'interconnexions des sous-systèmes humains. «L'effet papillon», dont la formule imagée dit qu'«Un battement d'aile d'un papillon en Corrèze peut provoquer un ouragan en Californie», en est certainement une métaphore. Il s'agit de cette découverte faite dans les années 60 par le météorologue E. Lorenz – à savoir qu'une infime variation d'un élément peut s'amplifier progressivement jusqu'à provoquer des changements énormes au bout d'un certain temps ou à l'autre bout de la planète. Thème sous-jacent à différents films récents comme *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* ou *La mécanique des fluides*, cette notion d'effet papillon s'est maintenant étendue aux systèmes humains. Elle signifie que d'infimes changements de comportement, insignifiants au départ, peuvent déclencher des bouleversements à grande échelle. Les transformations sociales seraient ainsi davantage liées à des actions individuelles qu'à des phénomènes de masse du fait de la transmission, de la liaison et de l'amplification immédiate grâce au Net d'événements auparavant isolés mais également du fait de la redéfinition considérable des normes et valeurs que vivent nos sociétés en ce début de troisième millénaire. En matière de paysages, le paysagiste passionnant qu'est Gilles Clément montre lui aussi l'importance de la connexion immédiate d'un geste proche avec un geste lointain. La nouveauté historique que constituent l'intensité et la rapidité des déplacements humains a une incidence directe sur l'évolution des paysages et des écosystèmes. En se déplaçant vite et loin, l'homme déplace rapidement des

espèces autrefois séparées par les barrières naturelles et ceci contribue à la perspective d'un continent unique.

Comment cette métaphore oriente-t-elle donc notre rapport au monde? Comment nous mène-t-elle à habiter cet espace-temps où la référence à l'espace devient celle d'un lieu virtuel, non localisable et où la référence au temps devient celle de l'ultrarapide, une vitesse qui déborde totalement celle du vivant?

Cette question du changement du territoire n'est pas sans lien avec la pensée humaine et le devenir de l'humanité car, dans un tel modèle qui fait place à l'effet papillon, la notion de chute ou d'accident semble prendre une importance considérable.

«Ce qui change brusquement»

Deux acceptions du mot accident sont données par le dictionnaire historique de la langue française. Le premier sens est celui «d'un événement soudain qui entraîne des dégâts», définition qui rejoint l'approche qu'en fait Paul Virilio. «Tout ce qui va marcher va aussi dérailler», nous dit-il, faisant de l'accident un fait inévitable, inhérent aux inventions technologiques et ne pouvant être paré que dans l'après-coup. Part d'ombre de l'invention, l'accident doit être analysé pour que le progrès technologique s'inscrive dans la culture. Pour Virilio, l'actuelle puissance de la technique doublée du rapport au virtuel nous amènerait à passer d'accidents localisés à la possibilité d'un accident total, un accident qui concernerait la totalité de l'espace et du temps. L'accident ne résiderait plus dans de la tôle froissée, comme dans le déraillement d'un train, mais surviendrait dans l'écologie

des distances et de l'espace à autrui. Le chômage lié au télétravail, une guerre biologique, un crash boursier, le terrorisme à grande échelle pourraient être des accidents généralisés. Je me demande parfois si les enfants ne nous parlent pas de la possibilité d'un tel accident généralisé lorsqu'ils nous interrogent sur les possibilités de préservation de la planète et nous questionnent, simultanément, sur les raisons de l'extinction des dinosaures, ces fameuses créatures qui incarnent tout à la fois le début et la fin du processus évolutif. Baignés depuis peu dans un flux continu d'informations pessimistes quant à l'avenir de la planète, les enfants nous parlent de l'impact de l'environnement technique sur leur vie future, de la fonte des glaciers et de la disparition proche des ours polaires, de la pollution, des ouragans et inondations imprévisibles suscités par les changements climatiques, de la disparition des espèces et de la possibilité pour la vie de poursuivre malgré tout son chemin. Ils nous parlent également des motifs qui peuvent pousser leurs parents à l'avortement ou à la sélection embryonnaire lorsque leurs parents les mettent au courant dès leur jeune âge des méthodes de procréation médicalement assistée qui ont présidé à leur propre existence ou de l'interruption de grossesse réalisée sur un puiné malformé. À l'époque de mon enfance, le danger résidait dans l'usage fait de l'arme atomique par les deux grandes puissances mondiales. Actuellement, c'est l'activité humaine de chaque individu qui semble menacer d'accident total le devenir planétaire. Le danger est en chacun de nous.

Faut-il pour autant recourir à une vision catastrophique du monde et s'attendre à un accident généralisé? Lorsque Virilio écrit «Après l'écologie verte, vient le temps d'une écologie grise, celle qui devra tenir compte de la pollution des distances,

des délais, autrement dit, de cette "grandeur nature" d'un écosystème tout aussi indispensable à la vie que les nourritures terrestres», il dénonce la mondialisation comme la fin du monde, la contraction tellurique des distances de temps et de pensée. Il nous condamne à l'incarcération géophysique par la compression temporelle des délais du transport et des transmissions instantanées. Marcel Otte n'est guère plus optimiste. Lui qui écrit pourtant que l'homme ne recherche nullement le milieu qui lui convient, mais que son imagination lui permet de défier désormais tous les milieux par l'adaptation culturelle se montre bien pessimiste quant à l'avenir de l'humanité. Insistant sur le fait que l'indice d'une évolution a toujours été la séparation, il relève que cet indice tend radicalement à disparaître. Il nous dit que la terre est ronde et qu'on en a fait le tour, que l'information démultipliée, le bruit et le non renouvellement des gènes signent la disparition biologique comme espèce liée à l'effondrement de tout espoir métaphysique, de toute recherche de transcendance...

Faut-il donc que le territoire ne soit pas «un» et qu'il comporte des ruptures pour régénérer un mouvement d'emprise technique? Faut-il que subsiste un horizon inconnu pour pousser l'homme à transgresser sa fonction biologique? La fonction démiurgique serait-elle en panne à ce moment où, après la conquête des terres lointaines et exotiques, le génie génétique entend coloniser le vivant? Nous faudrait-il alors méditer, comme ces deux chercheurs semblent nous le suggérer, la recommandation du sage instituteur de Marcel Pagnol qui invite ses élèves à ne pas courir pour que la cour de récréation leur paraisse plus grande!?

Le second sens du mot accident apporte une note plus optimiste. L'accident y serait «ce qui change

brusquement, comme dans accident de terrain». Les recherches évoquées montrent que le déploiement des outils informatiques et des nouveaux médias ne pose pas qu'une simple question de technique. Ils sont la conséquence et reflet d'une société devenue mondiale du fait de l'accélération de la vitesse d'information, de la labilité des structures sociales et des valeurs. Ils dénotent des modifications fondamentales dans la manière dont le rapport à l'espace, au temps et à l'identité se construisent au travers d'objets condensant un nouveau rapport métaphorique à la réalité. Les ressources naturelles en voie d'épuisement, l'augmentation de la population mondiale, les territoires les plus reculés ayant révélé leurs secrets; tout cela nous mène à un changement de terrain. La création des mondes virtuels, de même que l'exploration spatiale, ouvrent alors à une extension du territoire, au-delà de la planète terre, au-delà de la grandeur nature et de la vitesse du vivant, vers un territoire neuf, non sans danger mais susceptible de pousser à l'invention. Le lieu du Net pourrait ainsi être considéré comme un nouveau monde à conquérir, le monde virtuel venant reculer les frontières du monde connu. Comme je l'ai déjà fait observer, on voit comment le monde virtuel peut être considéré comme une zone en friche où se créent de nouvelles formes de communication, où s'expérimentent de nouveaux moyens de représentation et où les technologies modernes peuvent être mises au service de la préservation de la diversité.

Quelles sont les questions conséquentes pour nous de cet accident de terrain ?

Sur ces accidents de terrains tels que je les ai balisés, quelles questions pouvons-nous bien nous poser, nous qui nous intéressons au monde de l'enfance et à la transmission? De nombreuses questions ne manquent pas de surgir...

Quelle expérience archaïque du temps et des rythmes peut avoir un enfant lorsqu'il baigne dans un tel contexte environnemental – lorsque à deux ans, il peut être maître déjà de la télécommande et qu'à 4 ans, il sait arrêter le défilement de la bande vidéo ou zapper sur la partie qui l'intéresse dans un CD? Comment l'enfant peut-il faire l'expérience du silence et de la solitude lorsque son environnement précoce le sollicite par tous les canaux sensoriels particulièrement les champs visuel et acoustique? Quel lien y voir avec les assuétudes, l'hyperkinésie et les troubles de l'attention rencontrés de manière exponentielle ces dernières années?

Comment les générations actuelles d'enfants peuvent-elles concevoir la frontière entre le vivant et l'inerte, entre l'homme et la machine, entre environnement naturel et virtuel quand leurs jeux et les technologies les amènent à jouer davantage avec cette frontière et que la réalité tangible brouille les catégories?

Comment peuvent-ils concevoir ce qu'est « penser », ce qu'est l'intelligence quand on ne cesse d'avancer dans la mise au point d'intelligence artificielle, lorsqu'ils parlent à leur machine comme à un partenaire doté d'une intelligence autonome?

Un monde imaginaire

Comment concevoir le rapport à l'identité quand la technique permet de se voir à l'écran, se faire figurer comme double en mouvement, de changer de tête ou de parties du corps et de vivre des vies parallèles sous des identités virtuelles ?

Comment l'enfant peut-il faire usage de la structure grammaticale et lexicale de la langue lorsqu'il est baigné dans un environnement où les images sont devenues prédominantes et où l'on se tient à un usage fonctionnel de la langue ? À quels nouveaux rapports entre langue orale et langue écrite va-il contribuer en maniant les possibilités de récit qu'offrent ces nouveaux médias ?

À quelle transcendance ouvre cette ambiance culturelle où tout s'offre dans l'immédiateté et selon une logique du désir centrée sur les biens de consommation et le plaisir immédiat ? Voyons la publicité pour la Gamecube qui nous intime de jouer après avoir montré de manière saisissante combien, la vie est si rapide de la naissance à la tombe ! Vers quel horizon l'enfant peut-il tourner ses espoirs et vœux de réalisation dans un monde où s'annoncent changement climatique, surpopulation et carence des ressources naturelles ?

Il me semble que nous avons à nous pencher sur de telles questions. Elles me paraissent fondamentales pour la vie psychique dans la mesure où elles mettent en jeu notre rapport au réel, l'émergence de notre pensée et son lien avec la dimension imaginaire.

Le réel et son double, l'inquiétante étrangeté

Dans *L'inquiétante étrangeté*, Freud s'intéresse au travers de sa lecture du conte d'Hoffmann «L'homme au sable», à la question du réel et de son double ainsi qu'à la confrontation à l'étrangement inquiétant.¹³ «L'étrangement inquiétant surgirait-il lorsque l'inanimé pousse trop loin sa ressemblance avec le vivant ?», se demande-t-il avant d'y répondre par la négative. Ainsi ayant décrit le rapport de l'enfant avec l'inanimé au travers de ses jeux et avec ses poupées, Freud conclut que l'inquiétante étrangeté n'a plus aucune prise pour quiconque a liquidé en lui radicalement et définitivement les convictions animistes. Il différencie alors l'inquiétante étrangeté provenant de ces convictions animistes de l'étrangement inquiétant qui remonte au «depuis déjà longtemps familier». Cet étrangement inquiétant émane selon lui des complexes infantiles. Ici, c'est la réalité psychique qui compte, la réalité matérielle n'entre pas en ligne de compte. Dans le conte d'Hoffmann, Freud rattache ainsi le

¹³ Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, folio-essais, Paris, (éd. De 1985), p. 210-263.

sentiment d'étrangeté à un complexe infantile, à l'angoisse infantile effroyable de perdre les yeux. Nous pourrions dire cela autrement en disant que le caractère traumatique de l'image consiste à déborder l'appareil psychique, révélant une représentation qui y a été encryptée dans l'enfance. L'image réelle vient alors faire effraction dans l'appareil psychique, le débordant en renvoyant à une représentation déjà présente bien que masquée. Le texte de Freud se poursuit par un commentaire sur l'inquiétante étrangeté de la fiction, de l'imagination et la création littéraire. Il y relie l'étrangement inquiétant au pouvoir angoissant de certaines œuvres de fiction. Selon lui, nous pourrions sans problème suivre un écrivain qui ouvre clairement à des convictions animistes. «Les réalisations de désirs, les forces occultes, la toute-puissance des pensées, l'animation de l'inanimé qui sont courants dans le conte, ne peuvent y produire aucun effet d'inquiétante étrangeté», écrit-il. Mais il est un autre cas, celui où l'écrivain se place apparemment sur le terrain de la réalité commune mais entraîne cependant le lecteur sur un terrain qui va favoriser le retour du refoulé. Freud insiste sur la manière dont notre vie psychique subit alors l'effet du milieu physique et la malléabilité particulière que le lecteur présente face à l'écrivain qui, animé d'une telle intention, joue de sa technique littéraire pour parvenir à cette fin.

Ce commentaire nous intéresse pour les jeux vidéos et autres processus de représentation virtuelle. De la fiction littéraire aux productions numériques, un tel pas technologique a bien entendu été franchi que le texte de Freud paraît quelque peu désuet. Notre réalité familière aujourd'hui composée d'artefacts nous amène à côtoyer quotidiennement la dimension virtuelle. Toutefois, la malléabilité du psychisme humain aux œuvres virtuelles laisse entière la question du regard, regard dont Freud nous dit combien la représenta-

tion «perdre les yeux ou en être privé» reste source d'angoisse majeure.

Inflation de l'image : pixels et représentation mentale

De regarder, il est éminemment question aujourd'hui. Le monde déborde d'images diffusées par le biais d'un environnement physique qui cherche à les rendre de plus en plus attractives. On sait en effet, que de la qualité de la lumière diffusée, dépendent l'attention et la malléabilité des spectateurs. Tout y est affaire de pixels, ce « picture element » qui est le plus petit élément constituant une image et qui sert à en mesurer la taille et la résolution. Commercialement, tout est fait pour rendre la télévision plus attractive, c'est-à-dire plus brillante. La luminosité, la brillance sont bien plus importantes que les contenus. Ceci n'est affaire que de pixels, de rythme et d'orientation de la lumière : celle-ci doit maintenant envelopper le spectateur. Ces caractéristiques techniques contribuent au caractère hypnotique de la télévision et de l'ordinateur. Les commerciaux en tirent profit dans une société où les écrans sont omniprésents et où chacun allume puis zappe, zappe et éteint, avant de rallumer et de reprendre la boucle. L'hospitalisation massive d'enfants suite à une série Pokemon a mené Luc Mariot à réaliser une recherche sur ce sujet.¹⁴ Il nous parle ainsi des pixels : «La lumière, cela vous rentre dans le corps, cela vous enveloppe, surtout la lumière directe comme celle de l'ordinateur, cela crée des effets de déprivation sensorielle qui rendent l'esprit plus malléable, plus passif». Cela soumet effective-

¹⁴ *Le tube*, documentaire réalisé en 2002 par le journaliste Luc Mariot et le cinéaste Peter Entell.

ment dès le plus jeune âge les enfants à ce sommeil où les rêves sont fournis.

Dans les années 80, avant l'entrée dans l'Internet domestique, je réalisais des guidances sur mandat judiciaire au domicile des familles. La télévision y fonctionnait souvent à plein tube. Je me souviens d'un téléviseur diffusant *Alien* sous le regard médusé d'un enfant de quatre ans; visage tuméfié et yeux pochés, sa mère s'entretenait avec nous de la violence conjugale qui l'amenait à se barricader chez elle avec son enfant. Autre souvenir: celui de ce nourrisson de cinq mois pendu au sein, passant de la contemplation du visage de sa mère à l'écran auquel sont rivés ses yeux tandis qu'elle nous parle en suivant un quelconque *Dallas*. À l'hôpital, je relèverai également cette pratique courante de bébés laissés seuls en chambre pédiatrique face aux *Walt Disney*, la télé nounou palliant l'absence de visite parentale. Ou encore cet autre phénomène auquel j'assiste dans mon travail en maternité: celui de femmes accouchées qui vivent en permanence avec la télévision allumée, recevant la visite des soignants sans se débrancher de ce tube cathodique. D'autres mères, à la carrière professionnelle bien établie, ne peuvent aujourd'hui renoncer à apporter en maternité leur ordinateur et téléphone portables, partagées parfois entre la fascination exercée par leur bébé et la nécessité de rester branchées sur le monde extérieur durant leurs trois jours d'hospitalisation. Enfin, une collègue belge, psychologue dans une maternité, m'a rapporté une observation relative à la récente introduction de la télévision en salle de travail: anesthésiste et parturiente interrompant leur colloque préliminaire à la naissance du bébé pour regarder l'issue d'un jeu télévisuel. L'usage de cette télévision en salle de travail est une innovation pour le moins surprenante. J'ose à peine imaginer la naissance d'un enfant se passer

sous les auspices d'un jeu télévisuel du style du *Maillon faible!* La référence à ces pixels, on la rencontre aussi dans ces situations fréquentes d'enfants envoyés en psychothérapie pour déficit d'attention. Des parents nous disent d'eux qu'ils ne peuvent rien entreprendre sans avoir télévision ou vidéo allumée, qu'ils sont incapables de supporter le silence, d'agir en l'absence de stimuli auditifs et visuels. Des familles évoquent encore le partage impossible des supports médiatiques entre les différents membres de la famille; télévisions, consoles ou ordinateurs sont démultipliés afin de ne frustrer personne, que nul ne soit confronté ni au partage, ni à l'ennui. Il y a aussi ces enfants de deux ou trois ans qui sont devenus les rois de la télécommande, régnant en tyran sur la programmation télévisuelle de la maisonnée. Ces évocations montrent l'omniprésence des écrans dans l'univers quotidien des familles et leur attraction très précoce sur les enfants. La plupart des nourrissons voient la luminosité desdits écrans se refléter dans le regard captivé de leur mère ou briller de mille feux dans la pièce de séjour, lorsqu'ils ne leur sont pas tout simplement offerts comme nounou cathodique.

Outre le pouvoir hypnotique des pixels et leur capacité à nous scotcher, je voudrais également évoquer la question du rythme des images actuelles. Une de leurs particularités est de ne pas laisser le temps au spectateur de confronter les images à ses images internes, à son savoir et à ses représentations; d'où un effet de mise en suspens de la fonction de jugement et de l'activité de pensée intellectuelle mais aussi de l'élaboration psychique des excitations. La télé tire en rafale, nous dit Paul Denis et l'image déverse d'un seul coup tous les éléments porteurs d'information. Elle s'offre à la perception dans un temps extrêmement court et provoque ainsi un saisissement

particulier qui peut avoir un effet traumatique. Pour ce psychiatre, le trauma apparaît comme la désorganisation provoquée par une excitation que le psychisme ne peut intégrer. Avec de tels propos, ce clinicien questionne l'excès d'images assénées en place d'une parole adressée sur mesure à l'enfant, d'une parole consciente de la nécessité de ne pas déborder l'appareil psychique. Il laisse entrevoir que cette excitation peut cependant avoir valeur organisatrice lorsque l'investissement de l'image répond à une nécessité, comme celle de se rassurer devant l'absence. On retrouve ici la thèse de Serge Tisseron pour qui l'image, en premier écran de la pensée, est constituée d'un ensemble de participations sensorielles, émotives et de motricité. Tisseron affirme qu'il existe des formes de symbolisations préalables à la symbolisation verbale. Elles passent par des impressions et états du corps que le travail sur l'image permet d'analyser, à condition toutefois que ces états puissent être médiatisés dans le transfert. Paul Denis dénonce cependant le risque de débordement pulsionnel lorsque la vie sociale n'est décryptée qu'en utilisant les codes stéréotypés simplifiés de l'espace télévisuel et médiatique. Le risque est celui de la fétichisation, celle-ci étant le fait du « spectateur qui investit l'image pour elle-même et non comme l'élément particulier d'un ensemble, mais aussi le fait de l'émetteur d'image qui vise seulement à provoquer par elle chez le spectateur, l'excitation ou la sensation et non l'émotion ou la pensée ».¹⁵

Il y a une certaine forme de violence pour l'enfant d'être laissé seul face à l'écran dans les premiers temps de sa vie car la charge d'excitation affecte en effet en premier lieu sa sensorialité sans viser

¹⁵ Denis P., *L'image n'a pas de loi*, in *Nés avec la télé*, ESF, Paris, 1999, pp. 91-96.

les processus secondaires. C'est donc davantage en terme d'excitation que de représentation que les images actuelles risquent d'affecter sa vie psychique. Et l'on peut se demander comment cette charge interfère avec le développement de la narrativité et des capacités de symbolisation.

Des mots et des images : narrativité, fracture sociale et parole fonctionnalisées

Or à propos de la narrativité, Bernard Golse disait récemment que la capacité de se raconter semble justement l'antidote au trauma. Mais il s'empresait de nous rappeler combien cette capacité d'organiser un récit reste très dépendante de la qualité des interactions précoces où « l'adulte raconte le bébé » à partir de ses propres expériences archaïques. Il y a là une narrativité très précocement à l'œuvre. Pierra Aulagnier nous a bien montré l'importance de ce premier chapitre auquel l'histoire de l'enfant vient s'arrimer, chapitre qui ne peut lui être narré que par l'adulte qui l'a connu bébé et qui se rapporte à la question du désir. Dans la clinique périnatale, nous voyons maintenant, au travers de ce qui se passe autour des images échographiques et des effets de parole qu'elles produisent, combien la période prénatale est partie intégrante de ce premier chapitre fondateur. Et je ne peux m'empêcher de penser que si l'ouverture à la narrativité est affaire du désir de la mère (de se faire l'interprète de son bébé), cette mère subit également les effets du milieu culturel dans lequel elle s'est construite elle-même et des représentations sociales dans lesquelles elle ne cesse d'évoluer, là où les progrès des techniques médicales peuvent produire des effets inattendus.

Je reviendrai plus tard sur les effets du milieu sur les interactions précoces. Mais avant cela, je tiens à ouvrir une parenthèse à propos de la fracture sociale que connaît notre société. À travailler dans des zones géographiques bien équipées en offres de soin, on oublie que cette narrativité est aussi affaire de milieu socio-économique. Le récit s'appuie sur la richesse de la langue, sur la possibilité d'avoir accès à une certaine structure syntaxique et lexicale et sur des références culturelles. Ceci implique, si pas d'accéder à une certaine scolarisation, du moins d'être sorti de la lutte pour la survie. Le film belge de Patric Jean est sur ce point terrifiant. Il montre combien la fracture sociale est aussi cuisante dans certaines zones de Wallonie fin des années 1990 que dans les années trente. Dans cette région du Borinage où il tourne 60 ans après Henri Storck, il semble n'y avoir aucun gain.¹⁶ Ce film m'a projetée dans le quotidien d'un hôpital où j'ai eu l'occasion d'exercer en Wallonie. Dans cette région sinistrée sur le plan économique et en équipement socio sanitaire, accompagner une femme à mener une grossesse au plus près du terme des 9 mois relevait encore de l'exploit et la naissance d'un bébé en bonne santé était déjà gage de succès. L'enseignement d'un pédiatre comme Maurice Titran nous était alors précieux. Ce pédiatre qui a travaillé avec des populations dites vulnérables de la région de Roubaix nous a invités à placer nos approches pluridisciplinaires au plus près de la réalité de vie des bébés et de leurs familles, permettant ainsi pour certaines familles des gains sociaux et psychiques d'une génération à l'autre. C'est le même pari que partageaient les équipes avec lesquelles j'ai eu le plaisir de travailler dans ces lieux de vie dont témoigne l'univers cinématographique des frères

16 *Les enfants du Borinage-Lettre à Henri Storck* (1999), de Patric Jean et *Misère au Borinage* (1933) de Henri Stork et Joris Ivens.

Dardenne. Lorsque la précarité de la vie est l'état de fait quotidien depuis plusieurs générations et signe une exclusion sociale qui semble irréductible, comment accéder au trésor de la langue ? La recherche menée par Tisseron sur la violence de la télévision a ainsi eu le mérite de nous rendre attentifs à la plus grande vulnérabilité aux images des enfants démunis dans les processus de symbolisation. Ce psychiatre dégage en effet des pistes pour aider ces enfants à s'y repérer en recourant justement aux technologies de l'information qui mettent en jeu l'action et le rythme avant la parole. Il montre comment, pour des sujets qui ne peuvent disposer du langage comme premier moyen de symbolisation, les états du corps peuvent être interprétés comme des prémisses d'équivalents symboliques. Au fond, peut-être s'agit-il de repérer ces sortes d'actions symboliques dont parlait M. Otte, actions symboliques introduites par le recours à la technique et qui sont des préalables indispensables à une symbolisation langagière.

Au-delà des questions radicales que pose cette fracture sociale, nous pouvons nous demander de manière plus générale si ce recours à la richesse de la langue risque d'être effectivement entamé dans une culture où l'image est prédominante et où la communication se standardise autour d'une visée utilitaire. Des enseignants pointent que les enfants lisent comme ils zappent, ne comprennent pas toujours le sens des mots, qu'ils ont des difficultés à synthétiser les informations et à accéder au vocabulaire abstrait.¹⁷ D'un côté, on constate ainsi un excès de stimulations sensorielles, de l'autre, une perte du recours à la langue pour élaborer lesdites stimulations.

17 Voir La Libre Belgique du 20/21 avril 2002, *Ils lisent comme ils zappent*, entretien de Joan Marblier avec Michèle Lamensch, enquête sur les performances scolaires dans la maîtrise du français.

Je dois encore évoquer ici le pouvoir d'intention de ceux qui programment les fenêtres cybernétiques et télévisuelles qui s'imposent à l'ensemble de la population mondiale. Je doute que leur intention veuille à laisser place à la narrativité de ceux qui en subissent l'influence. Ceci était pourtant le cas du conte dont le dispositif ancestral offrait, lui, la possibilité à l'auditeur de donner du corps et de la représentation à ses fantasmes et à ses craintes. Henri de Caebel l'évoque bien lorsqu'il dit que dans le conte, «l'interprétation du diseur prête place pour l'interprétation de l'auditeur qui peut prêter ses propres mots dans les espaces de silence, qui peut prêter ses propres images aux mots entendus».¹⁸ A contrario, écrasé par la force du son et de l'image, l'enfant ne semble pouvoir qu'induire des variantes de l'organisation images et mots telle qu'elles ont été programmées par l'auteur sans pouvoir inventer et souvent sans avoir la possibilité d'importer d'autres mots et images engrammés dans sa propre mémoire humaine.

«Altijd samen, nooit alleen... Toujours ensemble, jamais seul!»

En 2004, le slogan d'une importante société de mobilophonie percutait massivement notre espace urbain par ce message publicitaire. «Ne pas perdre des yeux», «l'avoir à l'œil», «la tenir du regard», «être la prunelle de mes yeux»: autant d'expressions disent l'importance du regard dans le lien à l'autre, tant dans sa dimension d'attachement, d'investissement que de contrôle. La Belgique, faut-il le rappeler, est restée longtemps

¹⁸ de Caebel H., *Entre les mots et les images, l'espace du virtuel*, La lettre du Grape, n°22, décembre 1995, pp. 15-22

marquée par les tragiques rapt d'enfants.

Dans une note de bas de page de *L'inquiétante étrangeté*, Freud questionne la force et l'origine de l'inquiétante étrangeté du silence, de la solitude, de l'obscurité, circonstances auxquelles s'attache chez la plupart des humains une angoisse infantile qui ne s'éteint jamais tout à fait. Il est intéressant d'examiner cela sous l'angle de la modernité où l'environnement est particulièrement saturé de «contacts» et où subsistent peu d'espaces exempts d'images ou de sollicitations auditives. Il nous reste peu d'opportunité pour faire l'expérience du silence et de la solitude. Face à ces expériences, sources d'angoisse, le slogan «*Toujours ensemble, jamais seul*» tombe à pic et le développement des télécommunications s'avère efficace pour masquer l'angoisse que les espaces vides ne manquent pas de susciter en nous. Le slogan de la même société de téléphonie ne propose-t-il pas en 2005 de recharger 30 minutes pour la vie, utilisant l'image du nourrisson au sein comme métaphore de ladite recharge vitalisante? Et au salon e-cultu-refair d'Amsterdam de l'automne 2003, ne pouvait-on pas découvrir de nouveaux objets interactifs susceptibles de gommer les distances en branchant les individus même lorsqu'ils vivent dans des lieux éloignés? Ainsi, dans la maison de demain, Monsieur peut sentir un léger frémissement à Berlin lorsque sa compagne qui habite à Londres passe le long du mur de la maison. Il peut être obligé de s'asseoir à droite du canapé parce que la place «est occupée» à gauche, marquée de la présence virtuelle de sa compagne. Sa cuisine, équipée d'un projecteur, peut projeter sur sa table les objets que sa partenaire a placés sur la sienne à des kilomètres de là. Ou encore, ses chaussures se mettent à trépanner dans le hall de la maison dès que son train est presque arrivé à destination.

Quand le registre du visuel s'impose

À cette possibilité de connexion permanente, s'ajoute la possibilité d'être branché visuellement avec ses proches. Je pense au développement des systèmes de télé-vigilance où les itinéraires des ados peuvent être contrôlés par gsm et à la prochaine localisation par puce pour tout un chacun qui le souhaitera. Des parents peuvent déjà suivre en direct par webcam les évolutions de leur bambin en crèche et contrôler par-là les agissements des nounous – projet qui a fait récemment débat en Belgique. Et, last but not least, grâce au Net, des bébés hospitalisés en néonatalogie peuvent être observés par leur parent tout au long de leur séjour en couveuse. L'image du fœtus s'impose également dès la vie anténatale depuis le développement massif des échographies. Fait récent, la presse belge révèle l'utilisation « d'écho-clip », des échographies qui ne relèvent plus du registre médical mais d'un studio privé de photos. Dites artistiques, elles permettent de visionner sur DVD une quinzaine de minutes d'images en trois dimensions de son futur bébé.¹⁹

Ce registre du visuel s'impose, et avec lui l'opportunité d'être ensemble de manière permanente puisqu'il s'agit d'être vu dès la conception ou presque et d'être accueilli et bercé dans la présence et la luminosité des pixels. La publicité d'un autre opérateur de téléphonie ne représente-t-elle pas un fœtus déjà branché in utero par téléphone portable? Alors, les images ne finissent-elles pas par être bien plus vivantes que les gens? Roland Barthes nous le suggère tout en évoquant l'univers imaginaire généralisé dans lequel nous

vivons, l'image déréalisant le monde des conflits et des désirs sous couvert de les illustrer – comme si l'image s'universalisant produisait un monde sans différence.²⁰

Une première fenêtre sur le monde : naissance de la représentation

Comment ces circonstances modernes affectent-elles la naissance de la représentation chez le nourrisson? Comment colorent-elles les conditions d'émergence du sujet lorsqu'il tourne son regard vers le monde? Comment l'expérience de la rencontre et la présence de l'Autre, la mère en l'occurrence, est-elle enveloppée par la particularité de cet environnement? C'est vers ces questions que nous dirige à présent notre voyage.

Le regard de la mère

Ce premier écran pour la pensée passe par le regard de la mère, phénomène qui reste tout à fait particulier à l'espèce humaine. Par « regard », j'entends néanmoins quelque chose qui déborde du pur registre visuel bien que celui-ci reste prédominant: le regard, l'olfaction, la voix, le portage accompagnent le nourrisson dans son contact avec la réalité au travers également des macro rythmes et micro rythmes répétitifs qui scandent et colorent la manière dont il est soigné. La personne qui s'occupe du nourrisson va le porter, le manipuler, lui présenter les objets du monde qui l'entoure, initiant avec lui des échanges visuels, vocaux et

19 Voir La Libre Belgique du 14/15 août 2004, *Le fœtus dans son premier rôle d'acteur*, par Laurence Dardenne, Rubrique Signes-Mutation, p.56.

20 Barthes R., *La chambre claire-notes sur la photographie*, Gallimard/Le seuil, coll. Cahiers du cinéma, Paris, 1980, p.181.

corporels au travers desquels des émotions se partagent dans une danse interactive que Daniel Stern décrit comme un véritable voyage affectif qui mène à l'interactivité puis aux paysages psychiques avec leurs désirs, sentiments et pensées. Toutes ces expériences précoces demandent disponibilité et attention. Car c'est à partir de ce « regard » empreint de présence attentive que la mère permet au nourrisson d'organiser à minima les sensations corporelles qui le traversent. En nommant à l'enfant les éprouvés qui sont avant tout les siens – ceux de la mère –, elle lui permet d'unifier peu à peu les parties de son corps et de s'éprouver, au fil du temps, comme une personne distincte.

De nombreuses recherches ont porté sur l'importance de la qualité de ce regard. Les observations filmées de *Still Face* ont permis de comprendre comment les nourrissons se désorganisent et cherchent à se réorganiser dans l'interaction avec leur mère déprimée ou inattentive. D'autres observations plus récentes s'intéressent à la triade père/mère/bébé. Elles cherchent à saisir la manière dont l'enfant réagit au face à face avec le père en présence de la mère ainsi qu'aux effets immédiats produits sur lui par le spectacle de l'interaction joyeuse du couple parental.²¹ Ne pourrions-nous pas nous interroger également sur la qualité du regard maternel, c'est-à-dire de la « texture » de sa présence émotionnelle contenant lorsque son attention est captée par un environnement visuel attractif ? Ce regard de la mère scotchée à l'écran, aurait-il un autre pouvoir que celui exercé par le regard vide de la mère déprimée ? Serait-il équivalent de celui d'une mère qui regarde par la fenêtre entre-ouverte le paysage qui s'ouvre à elle ? Ou encore du regard de la mère animée par la conver-

sation qu'elle entretient avec un tiers ? Il me semblerait intéressant d'observer cela à un moment où l'attractivité des écrans et leur omniprésence ne peuvent qu'intervenir dans les interactions du jeune enfant avec ses parents.

Il arrive d'ailleurs que l'écran puisse jouer le rôle de l'élément tiers dans la relation mère-bébé. Ainsi dans la consultation thérapeutique avec un jeune enfant, il m'est apparu que la télévision avait permis de médiatiser dès la naissance la relation de la mère à son nourrisson, leur permettant d'éviter, en l'absence d'un autre tiers efficace, les conséquences dramatiques auxquels auraient pu conduire la violence des fantasmes maternels.

Le paysage, la fenêtre qui s'ouvre au-delà du berceau

Encore une fois, la notion de paysage semble propre pour tenter de faire percevoir le rapport au monde du jeune enfant. Daniel Stern utilise d'ailleurs des termes dérivés du terme anglais « landscape » pour décrire ce que nous croyons être le rapport au monde du nourrisson. Il propose le terme « weatherscape » pour qualifier l'environnement premier dans lequel est plongé le bébé à la naissance. C'est dans cette sorte de climat-paysage, d'ambiance que ses perceptions vont peu à peu s'unifier. L'enfant se découvre ensuite centre d'un « worldscape » lorsqu'il réalise qu'il est le centre du monde et possède un monde intérieur partageable avec quelqu'un d'autre. Enfin, il entre dans les « paysages psychiques » lorsqu'il découvre le monde des intentions, des sentiments, des pensées et souvenirs. Dans le premier temps de ce « monde paysage », la texture du partage est sans doute essentielle. Le contact visuel

²¹ De telles expériences ont été communiquées à une journée de la Waihm, le 4/12/2003 à Lille, par Mme Fivaz.

y prend de plus en plus d'importance. Et il est certain que la tonalité affective des interactions visuelles, corporelles et langagières dont l'enfant fait l'expérience avec sa mère qualifie l'ambiance affective au travers de laquelle le monde glisse en lui.

Je crois qu'il existe aussi un second écran, décalé du regard de la mère. Je pense à l'expérience très précoce que fait l'enfant de cette autre fenêtre ouverte sur le monde, celle du paysage. Ce paysage, il le voit de son lit où il est laissé seul, dans les intervalles où la présence maternelle fait place à l'absence. Quand le visage fait défaut, la fenêtre de la chambre n'est-elle pas essentielle comme invitation au fantasme ? Ce paysage est aussi celui que lui offre son parent lorsqu'il l'installe de manière répétée face au spectacle du monde ambiant. Cette fenêtre, je pense que chacun de nous peut être amené à la revisiter un jour dans le décours d'une cure psychanalytique. Qu'elle ouvre sur un paysage urbain, sur un trop plein de senteurs, sur un paysage à la Spilliaert ou à la Rick Wouters, sur le scintillement en plein écran d'un fleuve – comme j'ai eu l'occasion de le voir de manière saisissante dans la chambre d'un nourrisson habitant en bord de Meuse –, cette autre fenêtre me semble à la fois point de fixité réunissant l'enfant dans ses perceptions et point d'ouverture vers l'horizon. Elle ouvre à des couleurs, des rythmes, une certaine brillance ou mattitude, des odeurs et sonorités particulières. Ces expériences faites par le nourrisson dans sa radicale solitude me semblent essentielles. Je crois que ces premières empreintes marquant de manière indélébile l'appareil psychique en ce moment naissant, de la même manière que le choix de la palette de couleurs oriente dès l'esquisse l'expressivité du tableau.

Et sans doute, le paysage de la réalité rejoint-il au

travers de l'ambiance qui s'en dégage la couleur des interactions précoces à la mère. Car l'ambiance, l'atmosphère affective qui colorent l'environnement physique ont également été prises dans le regard de la mère qui en porte l'expressivité. Sans doute, est-ce à cette forme d'empreinte que fait référence Roland Barthes lorsqu'il évoque le « désir d'habitation » qui peut nous saisir face à un paysage de prédilection, là où tout se passe comme si vous étiez sûr d'y avoir été ou de devoir y aller. De ce paysage fantasmatique « déjà connu bien qu'oublié », Barthes ne nous dit-il pas qu'il peut éveiller la Mère nullement inquiétante ?

Être présent à l'événement

Encore faut-il pouvoir s'exposer au paysage, s'offrir à lui dans une certaine disponibilité intérieure, d'où peut naître une certaine forme de pensée.

Dans un congrès de la Waihm à Lille en 2003, une psychanalyste rapportait ainsi cette belle observation faite à l'hôpital à un moment où elle n'avait rien à faire. Attirée par les pleurs d'un bébé en couveuse, elle s'arrête auprès de lui mais elle ne parvient pas à le calmer. Tout à coup, le voilà qui s'apaise sans qu'elle ait le sentiment d'y être pour quoi que ce soit. Elle observe alors qu'il regarde quelque chose fixement. Cherchant à percevoir ce que peut bien regarder ce bébé, elle s'aperçoit qu'il a capté le reflet de son propre visage dans la vitre du lit, se réorganisant de lui-même autour de cette perception. Cette recherche menée par ce bébé pour se réorganiser, de même que l'observation qui en a été faite, ne me semblent avoir été possibles que parce qu'il y a eu un temps où il n'y avait rien à faire, un temps où être présent à l'événement.

Images et narration

De telles observations nous amènent à nous demander comment l'observatrice qu'est également une mère peut offrir à son enfant les conditions de cette gestation si elle vit elle-même dans un espace-temps comprimé par la vitesse. Ce temps de l'événement, ce temps de l'observation avant l'interprétation, ne requièrent-ils pas la nécessité d'un «temps d'arrêt»? Vous savez un peu comme à l'image de cet espace vide du jeu de taquin où la mobilité de l'image et sa reconstruction ne sont possibles que grâce à la présence d'une case vide. De ce temps où une mère peut se laisser surprendre par l'observation, après avoir dû supporter un temps de suspens, temps vide ou temps mort selon sa manière de le vivre.

Et cette psychanalyste, Véronique Lemaître, de partager ensuite par un récit adressé au bébé ce qu'elle venait de vivre avec lui, reprenant alors dans le fil d'une narration l'expérience qui venait de se dérouler dans son regard.

Ainsi, images et narration se nouent. Et dans une société où règne le pouvoir de l'image, perdre le lien et le sens de la narration peut être aussi angoissant que de perdre les yeux.

C'est autour de ce thème que Wim Wenders articule le scénario de son film *Until the end of the world*. Une femme ethnologue, devenue aveugle (Jeanne Moreau), vit chez des aborigènes d'Australie avec son mari chercheur. Ce dernier invente une caméra qui enregistre les images mentales de celui qui regarde une scène et permet de restituer ensuite ces images à une tierce personne. Le médecin espère ainsi rendre la vue à sa femme. Leur fils entreprend donc un long périple qui lui fait traverser le monde entier à un rythme effréné pour filmer les lieux et personnes qu'a connus sa mère. Dès son retour en Australie, il partage ses propres images mentales avec sa mère, lui restituant en quelque sorte la vue en lui prêtant son regard. Cette expérience s'avère cependant désastreuse pour elle, tant le monde actuel lui apparaît désenchanté par rapport aux images qu'elle en avait gardées. Voir ce que les lieux et personnes sont devenus est d'une telle violence qu'elle meurt sous le choc de la rencontre. Son mari, son fils et la compagne de celui-ci détournent alors l'expérience de son but initial; ils se passionnent pour l'enregistrement des images mentales de leurs propres rêves qu'ils visionnent ensuite en boucle sur de petites consoles portables. Ce dérapage a lieu sur fond d'accident généralisé. Alors que les communications planétaires sont coupées à l'échelle mondiale et qu'on semble craindre un accident

nucléaire, chacun des protagonistes s'enferme, dans la profondeur du laboratoire installé au fond d'une grotte, dans une lecture complètement toxicomaniaque de ses propres rêves. Seul le sommeil partagé en un lieu sacré par le fils avec des aborigènes initiés lui permettra de se dégager de l'emprise exercée par les images de ses rêves. Parallèlement, sa compagne subira, elle, l'expérience ravageuse d'un sevrage brutal sans aucun recours possible à la collectivité lorsque les piles de sa console la lâcheront dans la cage métallique qui l'isole du reste du monde.

Cette fiction illustre bien mon propos. Wenders lie ce lieu reclus d'Australie, lieu ancestral imaginativement préservé de la mondialisation, à la totalité de l'espace monde. Les dérapages qui se produisent dont la menace d'accident nucléaire se fait l'écho évoquent cette nouvelle définition du monde : des incidents isolés peuvent produire un effet important à l'autre bout du monde. Métaphoriquement, il nous dit comment les images ont aussi bien le pouvoir de nous désespérer, de nous enfermer que celui de nous mettre en lien et nous faire vibrer. Et jouant sur la fermeture/ouverture des lieux (le laboratoire installé dans une grotte où ils s'allongent pour rêver et le lieu rituel où s'allongent côte à côte les dormeurs pour rêver ensemble), il laisse entendre le rapport inévitable qu'entretient la technologie avec le sacré. Mais ce que montre cette fiction, c'est que perdre le pouvoir narratif peut être plus terrible que de perdre le regard. C'est ce que Jeanne Moreau semble avoir perdu lorsqu'elle doit faire face à la réalité brute de l'image qui vient percuter de plein fouet ses représentations internes. Et pourtant, on aimerait lui rendre ce regard, lorsque le cinéaste laisse entrevoir une scène saturée de bleu outremer et de jaune. L'image tressaille, se précise, redevient floue. On comprend qu'il s'agit de sa fille et de sa petite fille.

On aimerait davantage de pixels, une plus haute définition de l'image pour capter ce qui se laisse deviner dans l'ambiance de la scène évocatrice de ce « quelque chose de déjà vu ». Le temps de décoder les couleurs outremer et jaune, le temps d'être touché par la lumière, on reconnaît la brillance si typique à Johannes Vermeer et la référence au tableau de *La jeune fille à la perle* se fait tout à coup plus précise. Comme avec la peinture de Vermeer qui produit cet effet infinitésimal, on éprouve alors ce même sentiment qui pousse à se glisser dans la scène, à la pénétrer par un détail.²² Mais Wenders garde la scène brouillée. Il nous oblige à la scruter, à la recherche de similitudes avec la toile du peintre, intensément, comme le font ses rêveurs lorsqu'ils cherchent à saisir les images de leur rêve. On aimerait sonder l'image jusqu'à y repérer le détail qui lui donne toute sa densité et qui fait s'animer le sujet sous la peinture. Ici, la caméra filme suffisamment lentement pour que, touché par la scène, le spectateur puisse la pénétrer et la décoder en laissant venir ses propres représentations.

²² Daniel Arasse nous entretient de ce moment du détail et de l'événement en peinture. Il évoque notamment comment la toile de Vermeer, *Vue de Delft*, a inspiré Proust dans *À la recherche du temps perdu*.

Jusqu'au bout du monde, le champ de la culture

Du bout du monde parcouru en tous sens et filmé à vive allure, on en revient à l'œil qui scrute avec émotion et cherche à décoder le jeu répété des pixels sur l'écran. Du lointain, on en revient au détail qui touche et éveille l'émotion. Et cette fenêtre entrouverte par Wenders sur le rêve et la peinture de Vermeer nous ramène dans la chambre du petit enfant dont la fenêtre découpe un tableau où scintille jour après jour, la même eau du même fleuve, toujours pareil, toujours changeant. Cette fenêtre nous dit cela : il faut du temps pour regarder la toile et pour qu'advienne quelque chose. Il faut du temps pour que de l'observation surgisse le détail qui unit les perceptions.

De la même manière, il faut de la durée pour que l'enfant se construise une représentation intérieure à partir de ce qui s'offre à son regard de manière répétée bien que variable, au-delà de la bordure de son lit, comme première fenêtre sur le monde. Il faut du silence et un certain retrait, en contre-point de la présence maternelle et du mugissement du monde, pour que surgisse la représentation. Il faut également que la mère puisse s'exposer à l'expérience de la présence pleine et de l'absence, ce qui implique pour elle de supporter ne rien avoir à faire et de pouvoir jouer, au sens où nous en a parlé Winnicott dans l'espace transitionnel. Jouer, non au sens du «game» avec ses règles et sa structure mais au sens d'un «playing», d'une action en mouvement qui se construit dans le plaisir par la présence créatrice. L'expérience psychanalytique nous anime de cette certitude que la représentation est le résultat

complexe d'un traitement sensoriel qui requiert le recours au trésor de la langue par le biais de la présence consistante de l'autre et par le biais de l'interprétation que celui-ci force sur cette expérience sensorielle. L'expérience de satisfaction ou d'insatisfaction qui en découle marque le sujet naissant à vie. Le plaisir de l'interprétation, de l'écriture et les jeux sur les signifiants et les formes pourront alors être mobilisés ultérieurement. Et si il faut donc du temps pour cela, il faut également une fenêtre qui borde et organise la perception. Et c'est cette découpe forcée par la mère sur l'expérience sensorielle de l'enfant qui aura valeur d'organisation. Ce faisant, la mère oriente et masque la vue de l'infans sur le monde. Au travers du jeu, elle lui présente également un environnement physique; des lieux, des objets qui l'invitent au paysage culturel.

Dans *Jeu et réalité*, à côté de l'aire de la réalité psychique personnelle et de l'aire de la réalité physique où vit l'individu, Winnicott distingue une troisième aire qu'il nomme «l'aire culturelle». Il parle de cette troisième aire comme d'un espace potentiel que tout le monde ne peut pas déployer et auquel tous les enfants ne sont pas nécessairement conviés. Il en parle comme d'un prolongement de l'espace transitionnel entre le bébé et la figure maternelle qui a été capable d'adaptation. Cette aire de jeu s'ouvre à l'enfant qui a pu expérimenter confiance et fiabilité au travers de ses expériences du corps.

Winnicott écrit ceci: «L'espace potentiel entre le bébé et la mère, entre l'enfant et la famille, entre l'individu et la société ou le monde, dépend de l'expérience qui conduit à la confiance. On peut le considérer comme sacré pour l'individu dans la mesure où celui-ci fait, dans cet espace même, l'expérience de la vie créatrice». Le bébé, l'enfant,

l'adolescent, l'adulte peut remplir créativement en jouant dans cette aire infinie de séparation, ce qui deviendra ultérieurement l'utilisation heureuse de l'héritage culturel.²³

La condition humaine

Pour représenter ce processus, j'évoquerai *La condition humaine*, une toile où Magritte peint une fenêtre ouverte sur un paysage. Mais dans l'encadrement de la fenêtre, on aperçoit un chevalet sur lequel est posée une toile qui représente le paysage qu'elle cache justement! La toile fait donc écran au paysage et tend à recomposer dans la peinture ce qui est caché derrière. Mais est-ce bien la réalité? La représentation met ainsi en scène les différents degrés de la réalité qui la composent. L'emboîtement des plans géométriques et le principe du «caché derrière» utilisé par Magritte rendent compte de l'illusionnisme de la représentation. Située dans un intérieur, la peinture posée sur le chevalet se définit par rapport à la fenêtre qui, elle-même, constitue déjà une forme de représentation. L'image dédoublée devient triple puisqu'elle implique encore le spectateur qui regarde une toile comportant trois niveaux de plans.

J'ai choisi cette toile pour le trompe l'œil qui joue avec les figures de l'objet, avec sa présence et son absence au travers de sa représentation. Ce tableau de Magritte m'évoque ce qui peut se passer face à la réalité virtuelle: une virtualisation de l'objet où la contiguïté de l'absence et de la présence compose avec une ouverture infinie à des plans différents, des plans qui ouvrent à l'infini jusqu'au bout du monde jamais atteint de la toile numérique.

Mais une telle ouverture cybernétique passe aujourd'hui par des cadrages et des compositions qui semblent culturellement neufs. Aujourd'hui, lire ou écrire avec un ordinateur et une connexion à

23 D.W.Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris, 1971, pp. 132-152.

Internet modifie radicalement le rapport au texte. Aborder le Net nécessite en effet une participation active du lecteur/écrivain : la vitesse et le nombre de liens possibles simultanés l'obligent à cadrer et à interpréter rapidement l'information. Il faut choisir les liens, mettre des fenêtres en réduction, en oublier d'autres. Le processus décisionnel est essentiel pour ne pas s'y perdre et la circulation de la pensée passe par l'exploration complexe d'un espace multifocal. En matière d'art contemporain également, le rapport à la matière et à la figuration a beaucoup changé avec l'introduction des installations et des arts numériques. Je pense que la toile de Magritte pourrait ainsi être transformée en installation. Le public serait invité à y entrer activement, à circuler virtuellement dans chaque espace ouvert par une fenêtre, voire à agir sur l'œuvre avec d'autres spectateurs présents dans un musée à l'autre bout du continent selon des principes d'interactivité.

L'œuvre serait transformée par les manipulations exercées par le public. Mais pour en arriver là, chaque spectateur n'aura pas échappé à devoir se construire une représentation de lui-même, de l'autre et du monde unifiée au travers de la présence réelle d'un parent ou adulte parental. Dans le matériau brut de la perception, une mère aura bordé la représentation de ce futur spectateur, un peu à la manière dont le peintre ou le photographe cadre sa composition, masquant par ce cadrage tout un pan de la réalité physique. Et c'est marqué de cette empreinte là que le spectateur pourra goûter à l'œuvre d'art et jouer avec elle.

Quelles fenêtres sur le monde les mères de demain, immergées dans la virtualisation du monde, présenteront-elles à leur enfant ? Je me demande si nous pouvons en prendre la mesure alors que nous sommes pour beaucoup d'entre-

nous acculturés à ces nouveaux rapports à la vitesse et à l'espace qui orientent pourtant notre destin collectif.

Une terre en friche

Cet apport de Winnicott m'a aidée à penser l'aire culturelle comme une terre en friche reliant le destin individuel de l'enfant au destin collectif par ses liens à l'environnement humain et non humain. Winnicott évoque bien la responsabilité de ceux qui ont en charge l'enfant. Il dit qu'il importe que ceux qui prennent soin des enfants de tous âges soient prêts à mettre l'enfant en contact avec les éléments appropriés de l'héritage culturel selon sa capacité individuelle, son âge affectif et son stade de développement. Il dit aussi combien ce qui importe avant tout, c'est la protection de la relation bébé-mère et bébé-parent au tout premier stade du développement afin que puisse advenir cet espace potentiel où grâce à la confiance ressentie, l'enfant peut jouer créativement.

Notre contexte culturel actuel manquerait-il des ingrédients nécessaires à garantir cette sécurité? Il manque en tout cas de quiétude temporelle dans cette époque de vitesse et de grande impatience où le stress a tout envahi. Il me semble aussi manquer d'une pensée qui accorde du crédit à la durée.

Comme l'écrit si bien Baudrillard; «Le tempo actuel, celui de l'immédiateté, de l'accélération, du temps réel, va exactement à l'encontre de l'engendrement, de la gestation, du temps de procréation et d'élevage, de la longue durée en général qui est celle de l'enfance humaine». ²⁴ Peut-être,

²⁴ Baudrillard J., *Le continent noir de l'enfance*, in La lettre du Grape, numéro 22 de décembre 1995, p. 12.

est-ce aussi de là que m'est venu cet intérêt pour les jardins et les paysages. Bourré de références culturelles, romanesques, historiques, picturales, le jardin est un monument qui joue avec le temps. Sa création, son aménagement et son entretien véhiculent une conception du temps en prise avec sa finitude. Les jardins médiévaux ou de la Renaissance ne convoquent pas le même rapport à l'espace et au temps que les jardins romantiques, que le jardin en mouvement ou que les actuels jardins publics et de banlieues. Gilles Clément dénonce l'actuelle absence de préoccupation publique pour penser l'environnement paysager et l'effet à long terme de ce désintérêt sur le patrimoine naturel et sur le monde humain. On voit ainsi des paysages uniformisés par la culture industrielle effaçant même la surface de la terre, là où elle se pratique intensivement sous bâche plastique. C'est vrai qu'on voit aussi se déployer partout des espaces suburbains standardisés qui rognent peu à peu les espaces tampons entre ville et monde rural, développant de nouveaux lieux de socialité autour des nœuds autoroutiers et des zoning commerciaux. C'est vrai que les jardins publics ne ressemblent pas à grand-chose, souvent conçus sur un modèle standard, sans grande inventivité. C'est vrai qu'il y a de moins en moins de zones franches préservées du trafic et de l'urbanisation. Pourtant dans ce moment historique où la communication anéantit la durée, Clément insiste sur la nécessité de préserver des zones de friche, ces zones où surtout il ne faut rien faire et où on puisse observer le travail spontané d'évolution des espèces, où puisse subsister des barrières naturelles qui préservent la diversité de ce grand brassage planétaire occasionné par le trafic humain. Ce trésor à préserver dans cet enclos fragile et autonome qu'est la planète maintenant totalement embrassée par l'homme, il l'appelle étonnement «le tiers paysage».

Back to the trees, la mort des dinosaures ?

Face à mon ordinateur, je dois bien conclure. Grâce aux pixels de mon écran et aux hyper-liens rendus possibles par la grande toile mondiale, je peux ouvrir des myriades de petites fenêtres. Pourtant, je suis un vrai dinosaure. Je fais partie de cette génération qui a un rapport décalé à l'informatique, à la sophistication des machines, à la vitesse des images et à leur pouvoir de transformation du monde. J'ai appris à écrire à la plume trempée dans cet objet antique qu'est devenu l'encrier et, cependant, ma pensée ne peut plus se passer de la connivence des circuits de mon pc et du jeu de mes doigts sur le clavier. Je suis pourtant bien un dinosaure car je continue d'apprécier l'art romantique qui a fait la part si belle au paysage tandis que l'art contemporain, cet art fait d'installations et d'œuvres « hors cadre », me reste étrange. Aussi étranger que le sont ces soignants lorsqu'ils assistent une naissance en présence d'une émission lobotomisante. Je suis un peu dinosaure lorsque je résiste à l'inflation de la pensée unique et vilipende l'existence des Mac Donald dans les lointains pays visités, lorsque je prends soin de menus objets fragiles totalement périmés du point de vue de l'usage pour les transmettre à la génération suivante, dans l'espoir qu'elle en prenne soin. Je me sens anachronique lorsque je prête plus de noblesse au livre papier qu'au livre électronique. Cependant, je trouve formidable certains paysages ou décors numériques ainsi que le vertige sensoriel de la vitesse ou la magie de la transformation corporelle que permettent de vivre certains films d'animation : ils actualisent enfin mes rêveries enfantines dans lesquelles

j'étais dégagée de toute pesanteur ! Je trouve d'une effroyable lenteur les films à suspense qui m'avaient tenus en haleine dans mon adolescence. Et je suis toute prête à expérimenter des séances avec webcam avec ce petit patient immobilisé chez lui pour plusieurs mois. Encore faudrait-il que mes enfants m'initient à l'utilisation de MSN et que j'accepte l'intrusion de la webcam dans mon propre bureau... Peut-être, prise dans l'ambivalence à l'égard de la technique, suis-je alors à l'image des néandertaliens dont nous parle Marcel Otte. J'hésite entre la forêt et la savane lorsque l'évolution de la société humaine pousse à explorer de nouveaux territoires, virtuels ceux-là. À ce moment, je suis comme l'Oncle Vania du succulent récit de Lewis : l'Oncle Vania qui ne demande qu'à retourner dans les arbres de la forêt tandis que son proche parent, Edouard, lui vante la découverte fabuleuse qu'il vient de faire. Edouard, entreprenant et audacieux, s'avère être un passionné du progrès, une vraie tête brûlée. Confiant et inventif, il n'a de cesse d'explorer son univers et d'y tenter des expériences techniques nouvelles. Oncle Vania est lui un frileux. Réticent et inquiet, il propose sans cesse à Edouard de rétrécir le champ de ses expériences et de sécuriser son espace de vie. Il vitupère contre les progrès techniques qui menacent de les conduire à la fin de l'espèce. Je ne résiste pas à vous faire lire un petit passage de cette fable des temps modernes...

« Oh, j'ai découvert le truc il y a plus d'un mois, dit père. Vania, tu ne te rends pas compte, c'est un truc fascinant. Absolument fascinant. Avec des possibilités prodigieuses ! Ne serait-ce que le chauffage, ce serait déjà un grand pas, mais il y a tellement d'autres choses ! Je commence seulement d'en faire une étude sérieuse. C'est pharamineux. Tiens, prends la fumée, tout simplement : crois-le ou non, cela asphyxie les mouches et

chasse les moustiques. Oh, bien sûr, c'est une matière difficile que le feu, et d'un maniement délicat. De plus, ça bouffe comme un ogre. Plutôt méchant, avec ça: à la moindre inattention, cela vous pique comme le diable. Mais c'est, vois-tu, vraiment quelque chose de neuf. Qui ouvre des perspectives sans fin et de véritables. Un hurlement l'interrompt. Oncle Vania dansait, il sautillait sur un seul pied. (...) Yah! rugit oncle Vania. Ça m'a mordu! Ouillouille! Toi, Edouard, imbécile, ne te l'avais-je pas dit? Vous y passerez tous, elle vous mangera tous, ta stupide trouvaille! Ah! vous voulez danser sur un volcan vivant! Edouard, j'en ai fini avec toi! Ta saloperie de feu va vous éteindre tous, toi et ton espèce, et en un rien de temps, crois-moi! Yah! Je remonte sur mon arbre, cette fois tu as passé les bornes Edouard, et rappelle-toi, le brontosauve aussi avait passé les bornes, où est-il à présent? Adieu. Back to the trees!»²⁵

Back to the trees! À l'instar de ma petite enquête, il m'arrive de tout débrancher. Par frilosité, par protection peut-être face à l'inconnu et l'imprévisible: fermées ces fenêtres qui ouvrent sur l'infini cybernétique, ces fenêtres que je considère alors comme «faisant écran» à la représentation, fenêtres chronophages, mangeuses de temps. Fermée mon écoute et mon attention à ce qui se passe dans cet environnement technique en pleine mutation.

Comment un tel dinosaure au Pays du Net peut-il explorer ces territoires du virtuel sans céder ni à la cécité, ni au désenchantement, ni encore à la menace d'un accident généralisé? Comment peut-il s'aventurer à aller, dans l'espace des rencontres avec l'enfant, jusqu'au bout d'une repré-

sentation du monde qui tienne compte des nouvelles ouvertures techniques? Comment peut-il se permettre, dans le travail éducatif ou psychothérapeutique, d'utiliser les technologies lorsque celles-ci semblent être le premier moyen pour faire naître la représentation? Pour y parvenir, il lui faudra peut-être accepter de considérer comme importantes ces transformations que la technique humaine fait subir à la nature. Et peut-être y verra-t-il la continuité d'une évolution, porteuse d'une humanisation encore plus avancée où l'homme ne cesse de transgresser la fonction biologique et de couvrir de son empreinte la nature... Telles sont mes questions et réflexions, esquissées comme autant de fenêtres sur ce tableau brossé un peu à la façon de Magritte, laissant à chacun de vous le plaisir d'aller voir ce qui s'y cache!

²⁵ Lewis R., *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Actes Sud, Pocket, 1990, pp. 17-18.

Bibliographie

- Arasse D., *Le détail, pour une histoire rapprochée de la peinture*, Flammarion, Paris, 1992.
- Aulagnier P., *La violence de l'interprétation*, PUF, Paris, 1975.
- Barthes R., *La chambre claire-notes sur la photographie*, Gallimard/Le Seuil, – coll. Cahiers du cinéma, Paris, 1980.
- Baudrillard J., *Le continent noir de l'enfance*, La lettre du Grape, n°22, décembre 1995.
- Brinckerhoff Jackson J., *À la découverte du paysage vernaculaire*, Actes sud/ENSP, 1984 (2003 trad. franç.).
- Clément G., *Le jardin en mouvement*, Sens et Tonka, 2000.
- de Caevel H., *Entre les mots et les images, l'espace du virtuel*, La lettre du Grape, n°22, décembre 1995.
- Denis P., *L'image n'a pas de loi, Nés avec la télé*, ESF, Paris, 1999.
- Freud S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Gallimard, folio-essais, Paris, (éd. De1985). Geberovitch F., *No satisfaction*, Albin Michel, Paris, 2003.
- Guillebaud J.C.L., *Le principe d'humanité*, Seuil, Paris, 2001.
- Gustin P., *Où vont les bébés qui n'en sont pas vraiment? Destin de fœtus, destin d'humanité*, Enfances/Adolescences, n°5 Transmission, 2003/1, De Boeck.
- Lewis R., *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Actes Sud, Pocket, 1990.
- Marcotte J.F., *Les rapports sociaux sur Internet: analyse sociologique des relations sociales dans le virtuel*, www.espritcritique.org, vol n° 03, Oct. 2003.
- Missonnier S., *Dancing Babies* et la préface de M.Crivin diffusés sur www.carnetpsy.com.
- Otte M., *Les origines de la pensée – Archéologie de la conscience*, Pierre Mardaga, Sprimont, 2001.
- Searles H., *L'environnement non humain*, Gallimard, Paris, 1960 (1986 pour la trad.franç.).
- Stern D., *Journal d'un bébé*, Calman Levy, Paris, 1992.
- Tisseron S., *Enfants sous influence – Les écrans rendent-ils les jeunes violents?*, Armand Colin, Paris, 2000... et ses nombreuses publications sur le sujet.
- Virilio P., *Vitesse, guerre et vidéo*, entretien de François Ewald, Magazine Littéraire, n° 337, novembre 1995 et Entretien, par Christophe Grauwil, Lire, décembre 1999.
- Winnicott D.W., *Jeu et réalité*, Gallimard, Paris, 1971.

Prenons le temps de travailler ensemble.

La prévention de la maltraitance est essentiellement menée au quotidien par les intervenants. En appui, la Cellule de coordination de l'aide aux victimes de maltraitance a pour mission de soutenir ce travail à deux niveaux. D'une part, un programme à l'attention des professionnels propose des publications (livrets Temps d'arrêt), conférences, formations pluridisciplinaires et mise à disposition d'outils (magazine Yapaka). D'autre part, des actions de sensibilisation visent le grand public (campagne Yapaka: spots tv et radio, magazine, autocollant, carte postale, livre pour enfant...).

L'ensemble de ce programme de prévention de la maltraitance est le fruit de la collaboration entre plusieurs administrations (Administration générale de l'enseignement et de la recherche scientifique, Direction Générale de l'Aide à la jeunesse, Direction générale de la santé et ONE). Diverses associations (Ligue des familles, services de santé mentale, plannings familiaux...) y participent également pour l'un ou l'autre aspect.

Se refusant aux messages d'exclusion, toute la ligne du programme veut envisager la maltraitance comme issue de situations de souffrance et de difficulté plutôt que de malveillance ou de perversion... Dès lors, elle poursuit comme objectifs de redonner confiance aux parents, les encourager, les inviter à s'appuyer sur la famille, les amis... et leur rappeler que, si nécessaire, des professionnels sont à leur disposition pour les écouter, les aider dans leur rôle de parents.

Les parents sont également invités à appréhender le décalage qu'il peut exister entre leur monde et celui de leurs enfants. En prendre conscience, marquer un temps d'arrêt, trouver des manières de prendre du recul et de partager ses questions est déjà une première étape pour éviter de basculer vers une situation de maltraitance.

La thématique est à chaque fois reprise dans son contexte et s'appuie sur la confiance dans les intervenants et dans les adultes chargés du bien-être de l'enfant. Plutôt que de se focaliser sur la maltraitance, il s'agit de promouvoir la « bienveillance », la construction du lien au sein de la famille et dans l'espace social: tissage permanent où chacun – parent, professionnel ou citoyen – a un rôle à jouer.

Ce livret ainsi que tous les documents du programme sont disponibles sur le site Internet:

www.yapaka.be

Temps d'Arrêt:

Une collection de textes courts dans le domaine de la petite enfance. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes...

Déjà paru

- L'aide aux enfants victimes de maltraitance – Guide à l'usage des intervenants auprès des enfants et adolescents. Collectif.
- Avatars et désarrois de l'enfant-roi. Laurence Gavarini, Jean-Pierre Lebrun et Françoise Petitot.*
- Confidentialité et secret professionnel: enjeux pour une société démocratique. Edwige Barthélemy, Claire Meersseman et Jean-François Servais.*
- Prévenir les troubles de la relation autour de la naissance. Reine Vander Linden et Luc Roegiers.*
- Procès Dutroux; Penser l'émotion. Vincent Magos (dir).
- Handicap et maltraitance. Nadine Clerebaut, Véronique Poncelet et Violaine Van Cutsem.*
- Malaise dans la protection de l'enfance: La violence des intervenants. Catherine Marneffe.*
- Maltraitance et cultures. Ali Aouattah, Georges Devereux, Christian Dubois, Kouakou Kouassi, Patrick Lurquin, Vincent Magos, Marie-Rose Moro.
- Le délinquant sexuel – enjeux cliniques et sociétaux. Francis Martens, André Ciavaldini, Roland Coutanceau, Loïc Wacquant.
- Ces désirs qui nous font honte. Désirer, souhaiter, agir: le risque de la confusion. Serge Tisseron.*
- Engagement, décision et acte dans le travail avec les familles. Yves Cartuyvels, Françoise Collin, Jean-Pierre Lebrun, Jean De Munck, Jean-Paul Mugnier, Marie-Jean Sauret.
- Le professionnel, les parents et l'enfant face au remue-ménage de la séparation conjugale. Geneviève Monnoye avec la participation de Bénédicte Gennart, Philippe Kinoo Patricia Laloire, Françoise Mulkay, Gaëlle Renault.*
- L'enfant face aux médias. Quelle responsabilité sociale et familiale? Dominique Ottavi, Dany-Robert Dufour.*
- Voyage à travers la honte. Serge Tisseron.*
- L'avenir de la haine. Jean-Pierre Lebrun.*

*Épuisés mais disponibles sur www.yapaka.be